

Claire Martin et Marie-Claire Blais: Vers la parole et la libération

Irène Oore
Dalhousie University

RÉSUMÉ

Dans cette étude nous examinons les deux volumes de *Dans un gant de fer* de Claire Martin, ainsi que les trois volumes des *Manuscrits de Pauline Archange* de Marie-Claire Blais. Au delà des différents moments historiques décrits, au delà des différences dans la classe sociale décrite, l'intertextualité est frappante. Nous étudions ici l'évolution des rapports entre les narratrices Claire et Pauline et le langage. L'itinéraire que traversent les deux narratrices afin de dépasser la situation d'oppression d'un moi-objet auquel la parole est déniée, pour aboutir à un je-sujet qui se parle et s'écrit, constitue l'objet de notre étude.

ABSTRACT

In this study we trace the evolution of the main protagonists, Claire and Pauline, in the two volume autobiography by Claire Martin, *In an Iron Glove* (*Dans un gant de fer*), and in the three volume semi-autobiography by Marie-Claire Blais *The Manuscripts of Pauline Archange* (*Les manuscrits de Pauline Archange*). Both works present us with the accounts in the first person of a young girl growing up (*Bildungsroman*), and both trace the itinerary from oppression to communication and liberation. In this article we examine the various stages of this itinerary.

Dans un gant de fer de Claire Martin¹ et les *Manuscrits de Pauline Archange* de Marie-Claire Blais présentent des correspondances fascinantes à maints niveaux. Écrits dans les années soixante par des écrivaines québécoises, ces ouvrages ont tous les deux un caractère autobiographique, trait évident dans le cas de *Dans un gant de fer* et plus atténué dans celui des *Manuscrits de Pauline Archange*.² *Dans un gant de fer* est composé de deux volumes parus à un an d'intervalle, *La joue gauche* (1965) et *La joue droite* (1966), tandis que les *Manuscrits de Pauline Archange* sont composés de trois volumes publiés eux aussi à une année d'intervalle: les *Manuscrits de Pauline Archange* (1968), *Vivre! Vivre!* (1969) et *Les apparences* (1970).³ Le personnage principal de chacun des ouvrages est une enfant et le sujet, dans les deux cas, est la venue de cette enfant à la parole.⁴ À ces ressemblances s'ajoutent néanmoins des différences importantes. Claire Martin est née en 1914, alors que Marie-Claire Blais est née en 1939. Claire Martin décrit dans son oeuvre une famille bourgeoise assez aisée, tandis que dans les *Manuscrits de Pauline Archange* il s'agit d'une famille ouvrière pauvre. Enfin, Claire Martin décrit le Québec des années dix et vingt et l'époque de la Première Guerre mondiale, alors que Marie-Claire Blais décrit le Québec des années quarante et l'époque de la Deuxième Guerre mondiale.

Cependant, au delà des différents moments historiques décrits, au delà des différences dans la classe sociale décrite et finalement au delà de la différence d'âge des deux écrivaines au moment de l'écriture (différence d'environ une génération!), l'intertextualité, nous le verrons, est frappante. L'affirmation de Julia Kristeva dans son article intitulé "Bakhtine, le mot, le dialogue et le roman" que "tout texte est absorption et transformation d'un autre texte"⁵ trouve ici une illustration convaincante. Les deux volumes de *Dans un gant de fer* et les trois volumes des *Manuscrits de Pauline Archange* se reconnaissent, s'interpellent et se parlent.⁶ Aussi est-il surprenant que certains critiques tel Robert Vigneault⁷ aient établi des parallélismes entre les personnages de *Dans un gant de fer*, et ceux de *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, sans mentionner même les affinités bien plus frappantes avec les *Manuscrits de Pauline Archange*, et que les critiques analysant les *Manuscrits* aient fait référence à Zola et à Réjean Ducharme sans parler non plus de *Dans un gant de fer*. Seule Mary Jean Green, dans son excellent article "Structures of Liberation: Female Experience and Autobiographical Form in Quebec"⁸ juxtapose les deux oeuvres: *Manuscrits de Pauline Archange* et *Dans un gant de fer* afin de relever certaines caractéristiques dominantes de la forme autobiographique lorsque celle-ci est utilisée par les femmes.

Notre propos est autre mais complémentaire. Ce qui retiendra surtout notre attention sera l'évolution des rapports entre les narratrices Claire et Pauline et le langage. À cet égard, s'il est évident qu'il s'agit de textes autobiographiques ainsi que le démontre Mary Jean Green, il n'en demeure pas moins pertinent d'étudier ces romans aussi en tant que *Bildungsroman* féminins,⁹ en ce qu'ils racontent le cheminement d'une jeune fille vers l'âge adulte. Nous tâcherons donc, dans cette étude, de repérer quelques étapes de l'itinéraire que traversent les deux narratrices-enfants, Claire et Pauline, afin de dépasser la situation d'oppression d'un moi-objet auquel la parole est déniée, pour aboutir à un je-sujet qui se parle et s'écrit, et, ce faisant, se libère et s'articule à neuf. Dans son livre récent, *Écrire dans la maison du père*, Patricia Smart constate à ce propos: "Pour la fille [...] il n'y a aucune place dans la maison à part celle de l'objet silencieux et immobile qui soutient l'édifice. Écrire, pour elle, dans un premier temps du moins, c'est sortir du silence [...] et faire éclater le triangle patriarcal."¹⁰

L'oppression et le silence

Très tôt dans les *Manuscrits de Pauline Archange* Marie-Claire Blais crée un décor surréaliste et terrifiant: "[...] une lune orange et froide montait dans le ciel, ouvrant, telle l'image agrandie du catéchisme sur le tableau de l'école, une dédaigneuse paupière sous laquelle se réfugiait avec autorité l'oeil de Dieu brillant de malice et de dureté" (*MPA*, pp. 19-20). Ce décor lourd de symbolisme pourrait représenter l'ambiance caractéristique des cinq volumes que nous examinons: les symboles du pouvoir et de la domination masculine, Dieu, le catéchisme et le tableau de l'école créent un univers froid, dur et menaçant où l'enfant est essentiellement victime.¹¹ Dans cet univers hostile, la petite Pauline distingue deux forces associées à ce pouvoir, l'une policière et destructrice, l'autre, celle du viol et de la séduction: "Tout le long de notre route, jusqu'à la fin de ces ténèbres lucides qui achèvent l'enfance deux forces allaient sévir, l'une policière, destructrice, celle du fouet, et l'autre qui en résultait [...]" (*MPA*, pp. 68-69). Ce qui maintient au pouvoir ces deux forces, ce qui transmet ce "catéchisme sur le tableau de l'école", c'est le langage. Un langage aliénant et inauthentique, présent partout et dénoncé avec sarcasme et véhémence par Pauline: "La langue est gardienne de la foi. Cérébrale avant tout, faite pour l'homme qui pense, cette noble langue sait aussi exprimer les sentiments les plus généreux du coeur humain..." (*LA*, p. 138). L'enseignement doctrinaire est dogmatique, tyrannique et abrutissant. Pour les enfants, le catéchisme, comme le remarque la petite Claire, n'est que "la somme de réponses apprises par coeur et régur-

gitées par de *petites machines à paroles*"¹² (*JG*, pp. 180-181) et les petites filles, au couvent de Pauline, récitent elles aussi des définitions — "Qu'est-ce que l'amour de Dieu: l'amour de Dieu est la bonté" (*MPA*, p. 149) — d'un catéchisme machinal, dénué de réflexion, de questionnement ou de sentiment. D'un catéchisme où ni Claire ni Pauline ne se reconnaissent. L'idéologie véhiculée par un tel discours automatique ne peut qu'être une idéologie morte et figée.

Les confesseurs, porte-voix de l'Église et de Dieu, menacent et font peur. Ainsi, lorsque la mère de la petite Claire abandonne son mari qui la bat, le confesseur assume le rôle de "réconciliateur" de la façon suivante:

[...] le confesseur de maman — le même Jésuite toujours — qui arriva chez mes grands-parents chargé de serments et de promesses de la part de mon père, chargé de menaces de sa propre part aussi. À l'entendre, une femme séparée de son mari était responsable de tous les péchés que cette solitude pouvait entraîner et cela seulement comptait. Il y avait de quoi terrifier la pauvre femme....¹² (*JG*, p. 28)

Terreur et séduction: le confesseur de la mère de Pauline, sortant de la chambre de la mère malade, va dans celle de la fille et la viole (*MPA*, p. 70).

Un autre représentant de Dieu sur terre est le père. Le père de Claire lui explique: "Si tu m'avais écouté, tu n'en serais pas là, mais tu n'en as jamais fait qu'à ta tête, je te l'avais bien dit. C'est ce qui vous arrive quand on ne veut pas écouter son père: le bon Dieu vous punit" (*JD*, p. 32). Tel un dieu, le père est persuadé d'avoir toujours raison: "[...] l'idée qu'il se faisait de lui-même — toujours raison, jamais tort — [...]" (*JD*, p. 114). Son discours est celui de la domination masculine violente qui impose le silence et la soumission les plus complets, discours qui est constitué d'une suite d'ordres et qui résulte en la disparition du sujet: "Lève-toi, marche, agenouille-toi, tends la joue gauche et la droite. Deux coups de gant. Tais-toi, tu es heureux" (*JG*, p. 12).

Ce discours est celui du corps humain rejeté. L'amour physique n'est justifié que par la procréation: "L'amour physique, la vraie bouffonnerie et sale en plus. Seule la procréation venait sauver et excuser cette abomination" (*JG*, p. 51). On ne parle donc pas de sexe, on évite de prononcer le mot "peau" qui "révulse" (*JG*, p. 51). Claire qui dit qu'elle a "besoin de faire pipi" est sévèrement réprimandée, car elle a prononcé une "mauvaise parole" (*JG*, p. 65). De même sa soeur Dine est punie car elle dit "Maman a eu une belle petite fille" sans se rendre compte

que “[la naissance] d’une fille, même pour une maman chrétienne et tout, implique un enfer charnel qu’on se doit d’ignorer — en paroles tout au moins” (*JG*, p. 78). Dans les couvents où sont élevées Claire et Pauline, les soeurs mènent une véritable guerre sainte contre le péché: “J’avais fait un péché. Quel péché? Mais ...notre péché! Au Québec, nous n’avons jamais eu qu’un seul péché. Au reste cette inquisition, c’était seulement contre le péché d’impureté qu’elle était toujours mené” (*JG*, p. 98).

Dans cette société le sexe s’inscrit non seulement comme une différence biologique et socio-politique mais encore et peut-être avant tout comme une différence morale. C’est que le corps de la femme est la cause du péché originel et l’enfant grandit dans la culpabilité et dans la honte de son corps: “Nous étions si habituées à avoir honte de notre corps, à penser que tout ce qui s’y passait était la punition de quelque crime inconnu que même la pousse d’un poil nous bouleversait” (*JG*, p. 175). Ainsi, dans les *Manuscrits de Pauline Archange* les jeunes filles ont-elles honte de leur poitrine naissante; les menstruations qui viennent sont la cause d’une profonde angoisse (*MPA*, p. 165). Le code, le règlement qui régit l’amour, est évidemment formulé par l’homme. Le père de Claire expose ainsi les grandes lignes de la “théorie”: “1) faire l’amour n’est réellement permis qu’aux hommes, 2) les femmes ne peuvent faire l’amour que par devoir et obligation [et] 3) malgré cela une femme qu’on a ‘eue’ reste diminuée [...]” (*JD*, p. 128). Le corps et le coeur étant des tabous, la langue n’admettant ni l’existence du corps ni celle du coeur, “et aucun des mots qui les nomment [...]” (*JG*, p. 51), il en résulte une véritable pauvreté au niveau du langage. Et pourtant, bien que les mots soient tabous, les pensées reviennent sans cesse au sujet. Le père de Claire est préoccupé, voire obsédé par la question; il soupçonne, accuse et convainc de culpabilité:⁵

Le sexe! Il y pensait sans cesse, notre pauvre père, et en mal bien sûr. [...] Nous qui n’avions pourtant pas trop de temps pour penser à marcher droit, étions sans répit soupçonnés, accusés et, finalement, convaincus de culpabilité. (*JG*, p. 127)

Dans pareil univers, la fille et la femme sont réduites au silence. Le père de Claire emmène ses enfants en promenade: “Nous partions. Dans le silence le plus parfait...” (*JD*, p. 17). Les repas se déroulent dans un silence qui pèse: “Nous dînions en silence, nous disions la prière du soir, nous montions nous coucher” (*JD*, p. 20). Ce silence est un refuge, car toute parole risque de causer une véritable tempête: “Cachés derrière un air cruche à décourager un saint, bouche cousue, c’est comme ça que nous avons grandi” (*JG*, p. 33). L’enfant est incapable de répondre

aux questions qui lui sont posées, car ces questions ne sont que des accusations. On lui impose le silence et on exige d’elle l’aveu de culpabilité; elle est pétrifiée.

J’étais incapable d’articuler un mot. Cet état, je le connaissais bien, quand je laissais passer la première question sans y répondre, tout de suite je me pétrifiais. On m’aurait tuée de coups que je n’aurais pas ouvert la bouche. Eh bien? Je n’avais plus le courage ni de dire la vérité ni de mentir. (*JG*, pp. 96-97)

Chez l’amie de Pauline, Huguette Poire, une situation semblable se reproduit: le père exige et impose le silence. Huguette chuchote à l’oreille de Pauline: “Si tu savais tout ce qu’on fait ensemble...” chuchotait-elle à mon oreille, autour de la table familiale, et une seconde fois, le père Poire hurlait: — Mais la fermeras-tu ta porte de cave de bouche?” (*MPA*, p. 33). Dans une scène qui met en relief toute l’ironie de ce silence imposé à la fille par l’autorité masculine, Pauline marche à côté de Julien lorsque celui-ci lui ordonne de se taire, *alors qu’elle ne dit rien*, comme si son silence n’était pas suffisamment profond: “Je marchais *silencieusement* à ses côtés mais il s’écria: — Taisez-vous, Pauline, les femmes devraient *toujours* se taire [...]”¹² (*VV*, p. 142). Claire, elle aussi, se souvient de ce silence de terreur et de violence qui l’a marquée: “mon enfance est pleine d’histoires de ce genre: des gens qui se taisent et des enfants qui n’osent questionner” (*JG*, p. 32).

Afin d’assurer que les femmes se taisent, il s’agit surtout de les garder dans l’ignorance. Il s’agit d’assurer qu’elles obéissent et ne sachent rien, qu’elles ne fassent point d’études. La lecture n’est réservée qu’aux hommes. Claire raconte:

Mon père lisait. Il lisait même beaucoup [...] mais dès qu’il surprenait l’une d’entre nous un livre à la main, il se fâchait tout rouge. [...] J’ai fini par comprendre que les femmes ne doivent pas lire. C’est une occupation qui doit demeurer strictement masculine. Si on laisse les femmes lire, elles risquent, primo, de s’imaginer qu’elles comprennent et, secundo, d’en conclure qu’elles ont un cerveau dans la tête. Or les femmes n’ont rien dans la tête. (*JG*, p. 185)

Si le rôle du père dans l’oppression de la fille est important, qu’en est-il de celui de la mère? La mère se charge de légitimer la domination masculine en y donnant son consentement, et parfois en reproduisant la même domination tant au niveau de l’énonciation qu’au niveau des actions. De cette manière, bien que le père soit moins en évidence dans les *Manuscrits* que *Dans un gant de fer*, le système patriarcal continue et se maintient dans les structures matriarcales.¹³

Lorsque la petite Claire se plaint à sa mère et, parlant de son père, déclare: "Tu sais maman, je ne l'aime pas. Je voudrais bien qu'il meure" (*JG*, p. 37), la mère fait taire l'enfant et lui explique que c'est une "mauvaise pensée", et que c'est aussi inutile. La mère transmet ainsi à sa fille à la fois la culpabilité et la résignation. Une religieuse privilégiée, la mère Saint-Chérubin, enseigne elle aussi à Claire de ne pas juger et d'oublier (*JG*, pp. 109-110). D'ailleurs les soeurs punissent toute pensée de révolte et ont recours à la violence physique sans hésiter. Claire raconte un incident caractéristique:

Je dus lever sur la bonne soeur un regard chargé de pensées qui ne lui plurent pas, car elle se mit à l'instant à me souffleter avec une frénésie que je n'avais pas encore rencontrée hors du foyer paternel. Elle ne s'arrêta que lorsque je me mis à saigner du nez. (*JG*, pp. 108-109)

À l'instar du pouvoir patriarcal, les mères à la maison, les soeurs du couvent découragent la lecture: "Mère Saint-Protas, comme tous les sots que j'ai connus, employait couramment l'expression 'perdre son temps à lire.' [...] on n'avait pas prévu, à l'horaire, de temps perdu pour la lecture [...]" (*JG*, p. 187). Et les religieuses du couvent de Pauline lui enlèvent des livres apportés par une amie, Mlle Léonard: "[...] Mère Sainte-Gabrielle d'Égypte veille jalousement sur nous. Elle m'enlève, un à un, les livres que m'apporte Mlle Léonard. Ce n'est pas un livre pour vous, lisez plutôt l'Imitation de Jésus Christ" (*MPA*, p. 165). La mère de Pauline, elle aussi, se plaint du fait que sa fille lise: "Des livres, partout des livres, disait-elle, c'est pas comme ça que tu vas passer ton année au couvent" (*LA*, p. 59). Ainsi, lorsque la mère entre dans la chambre de Pauline, celle-ci se sent prisonnière et écrasée: la mère représente pour Pauline ce qui emprisonne et opprime. Cette collaboration de la femme à l'oppression et à la violence patriarcales se manifeste de façon frappante dans la scène où l'on fait manger de force la petite Pauline: "Le père de Jacob me faisait souvent manger de force, pendant que sa femme et la tante Attala tenaient ma bouche ouverte sous leurs doigts fébriles comme des pinces" (*MPA*, p. 80).

Parole et libération

Le régime de violence se maintient au moyen de la terreur. C'est aussi la peur qui maintient en place l'ignorance, l'inconscience et l'abrutissement. Claire résume ainsi sa philosophie: "[...] je ne savais rien, je n'avais rien vu, rien compris et rien entendu" (*JG*, p. 47). Par conséquent, le moment critique dans le développement des narratrices est celui du dépassement de la peur. Un jour Claire comprend que la peur, la paralysie n'arrêtent point

le drame et que, si paradoxal que ceci puisse paraître, elles peuvent le provoquer: "Nous avons beau ne pas bouger, ne pas parler, ne pas lever les yeux, rien n'y faisait. Le drame naissait comme de lui-même. C'était peut-être notre peur qui l'engendrait" (*JG*, p. 38).

En outre, la victime quelque tyrannisée qu'elle soit a toujours la liberté de penser. Claire voit son père battre cruellement sa femme et son bébé, et elle note: "[...] les tyrans souffrent tous, dans leurs systèmes, de cette même faiblesse: ils ne peuvent empêcher les tyrannisés de penser. J'avais trois ans et demi. C'est bien peu pour choisir la haine et le mépris" (*JG*, p. 31). Claire et Pauline jugent ceux qui les entourent. Tôt dans leur vie elles deviennent conscientes de ce pouvoir illimité qu'elles ont: celui de penser et de juger. "Personne au monde ne pouvait m'empêcher de juger intérieurement" (*JD*, p. 49), déclare Claire.

Pourtant, le dépassement du silence exige plus que la prise de conscience de la liberté de penser. Il faut que l'enfant se rende compte de sa dépossession au niveau du langage, pour ensuite en entreprendre la conquête. Claire raconte ne pas avoir eu le droit d'exprimer ni sentiments ni idées, mais elle ajoute: "De toutes façons, nous n'avions pas la parole" (*JG*, p. 12), avouant ainsi la pauvreté de son langage. Et Pauline décrit sa situation invivable de la manière suivante:

Il me semblait que la malédiction de l'ignorance, non seulement faisait partie de moi, pour m'empêcher d'écrire, mais qu'elle habitait tout un monde insulaire [...] incompétence dictatrice, dont la voix ronronnait partout à la radio comme en chaire empruntant de nous l'accent familier, le langage infirme pour toujours nous exhorter au même esclavage: "Citoyens, respectez vos chefs, Dieu et l'famille, r'tournez à la terre...." (*PV*, pp. 49-50)

Notons en passant que l'ignorance et l'esclavage dénoncés par Pauline sont dictés par l'État (la radio), par l'Église (la chaire) et que le message "Respectez vos chefs, Dieu et l'famille" confirme que ces trois pouvoirs sont en effet responsables de la dépossession au niveau du langage, et que cette dépossession n'est point une coïncidence mais bel et bien le résultat d'une politique consciente.

Ce langage infirme qui est le sien constitue pour Pauline une barrière à toute tentative de communication tant au niveau oral qu'au niveau écrit. Devant cette barrière qui semble insurmontable, Pauline se sent profondément angoissée: "[...] des frissons d'angoisse montaient soudain quand je m'entendais dire: 'Ah! si je serais un écrivain moi

aussi, j'en écrirais donc des livres! C'est facile, vous savez tout ce que vous sentez..." (VV, p. 48). L'enfant devient doucement consciente de son ignorance. Elle sait que malgré l'interdit ou, précisément, à cause de l'interdit il lui faut absolument lire. Le père de Claire et celui de Pauline lisent. Alors que c'est le père de la petite Claire qui interdit la lecture à sa femme et à ses enfants — "Je l'entendais tout le temps injurier maman à propos de livres et de temps perdu à lire" (JG, p. 54), dans les *Manuscrits de Pauline Archange* c'est la mère qui, ayant intériorisé ce discours patriarcal, se plaint constamment des lectures de sa fille: "Tu penses que t'es seule au monde hein Pauline Archange qui écris des histoires et lis des livres comme c'est pas permis par les prêtres [...]" (VV, p. 69).

Claire et Pauline lisent avidement et avec passion. Elles lisent aussi avec ...concupiscence: "Quand je sus lire assez pour déchiffrer le journal (car les premiers jours, c'était le journal, bien plus que les livres, qui excitait ma concupiscence) [...]" (JG, p. 53). Claire et Pauline lisent au lieu de jouer, elles lisent ce qui est permis et ce qui est défendu, elles lisent ouvertement et clandestinement. La lecture constitue donc une transgression ainsi qu'une révolte contre l'autorité opprimante. C'est aussi le début de la libération en ce qu'elle fait éclater la prison intellectuelle et morale des enfants. Ceci explique pourquoi lorsque la petite Pauline reçoit un livre, elle le "caresse longuement [...] il [lui] semble que [ses] doigts effleurent la liberté au bout de chaque ligne"¹² (MPA, p. 162). La liberté est là, en tant que présence tangible dans le texte. C'est ainsi que l'acte de la lecture crée en fait un nouvel espace libérateur: Pauline ne veut pas qu'on la dérange lorsqu'elle lit. Sa mère qui présente une partie de la réalité que Pauline veut transcender, sa mère qui s'oppose aux lectures de Pauline, dérange celle-ci. Pauline doit la repousser: "Je voulais lire seule dans ma chambre; mais ma mère s'approchait de moi et il y avait sur son visage une singulière expression de tendresse qui m'inquiétait [...]" (LA, p. 100). Il faut rejeter la présence et l'intimité de l'adulte, il faut résister à son discours: "Le dialogue entre enfants et adultes n'était pas très bien porté en ces temps-là. Le plus souvent, les adultes parlaient seuls, les enfants feignaient d'écouter" (JG, p. 60). Face à ce que les soeurs racontent aux enfants, Louise Denis exprime son violent refus: "C'est des mensonges tout ça, disait Louise Denis, y aurait trop de monde au purgatoire et en enfer, je déteste donc ces vieilles folles de soeurs..." (MPA, p. 108). Et le deuxième volume de *Dans un gant de fer (La joue droite)* se termine sur ce rejet absolu d'un discours patriarcal auquel on a longtemps résisté: "Il parla longtemps, mais personne ne l'écoutait" (JD, p. 209).

Alors que le rejet et le refus constituent une phase importante de la libération, ils ne suffisent point; il faut que la révolte trouve sa propre expression. L'amie de Pauline l'explique ainsi: "— Y faut qu'on se fâche, disait Louise Denis, y faut montrer qu'on est pas des moutons, avec les soeurs, mais des écrevisses, y faut les mordre..." (MPA, p. 116). Et le meilleur moyen de "mordre" c'est encore de parler et d'écrire. Dans le silence de l'oppression, de l'ignorance et du quotidien abrutissant, la parole se fraie un chemin difficile. La formulation se fait d'abord en rêve. C'est en rêve que la petite Claire témoigne devant un juge et accuse son père de sa violence: "Je me voyais témoignant devant un juge et, ne craignant plus rien, accablant l'accusé de toutes mes forces. J'en rêvais" (JG, p. 36). De même, le dernier volume des *Manuscrits, Les apparences*, commence par la même prise de parole ou d'écriture rêvée: "Je rêvais tant d'écrire la vie que je croyais parfois la posséder" (LA, p. 13).

Par la parole, l'enfant se rend maître de la vérité et du mensonge. Entourées de mensonges qu'elles ne cessent de remettre en question et de dénoncer, Claire et Pauline mentent... Ces mensonges des enfants s'attaquent naïvement au dogmatisme prévalant de leur univers et constituent une vengeance. La petite Claire ment sans cesse à son père et l'explique ainsi: "Mentir à mon père, c'était tout autre chose. Une sorte de nécessité vitale. De sport aussi. Et de vengeance, tout compte fait" (JG, p. 68). Car l'enfant refuse le don de la vérité à ces adultes qui ne le méritent point. Claire et Pauline pratiquent le mensonge consciemment et lucidement. Pauline éprouve une "étrange fierté [...] à mentir" (MPA, p. 148), et sa mère finit par lui reprocher: "— Tu mens comme une trompette, [...] j'ai jamais vu ça quelqu'un qui ment comme ça, tu mens comme tu respire [...]" (MPA, p. 95). Les enfants utilisent le mensonge en tant que tactique subversive qui met en question l'absolu d'une vérité de type unitaire. C'est que le mensonge ne s'attaque jamais à la réalité des choses mais à l'assertion et au jugement.

Mais pour que la parole ne se perde point elle doit être inscrite: Claire et Pauline écrivent. Claire se met "à écrire des romans" afin de se consoler (JG, p. 180). Elle prend sans cesse de petites notes et ce faisant s'aperçoit que son enfance se raconte comme une histoire (JD, p. 25). Pauline qui, elle aussi, écrit continuellement le fait afin de pouvoir mener "une double vie", afin d'avoir accès à un monde autrement inaccessible (VV, pp. 17-18). Dans l'écriture Claire et Pauline arrivent à dépasser l'incompréhensible et le fragmentaire. Dans et par son écriture, Claire réussit à exorciser la violence et la cruauté de son père et à lui pardonner. Sylvie Dallard, dans son article sur *Dans un*

gant de fer dans le *Dictionnaire des oeuvres du Québec*, signale cette métamorphose que subit le père de la narratrice dans et par la narration: "Le père, symbole de la brutalité arbitraire et stupide, commence à prendre figure d'impuissance et de dérision [...]"¹⁴ De même, c'est uniquement grâce à l'écriture que les rapports incomplets, inachevés entre Pauline et sa mère peuvent aboutir à une résolution et à une réconciliation:

Et ma mère qui avait toujours eu si peu d'existence pour elle-même, ne vivant toujours que pour les autres, sortait de l'ombre comme un portrait inachevé et l'absence de ses traits effrayés semblait me dire: "Achève cette brève image de moi." (*MPA*, p. 154)

C'est seulement en écrivant que Claire arrive à faire la part des choses et à s'apercevoir qu'il y avait parmi les religieuses certaines qui étaient véritablement admirables (*JD*, p. 68). De même Pauline raconte que "dans cette réclusion de chaque soir je rassemblais peu à peu les fragments de ma vie [...]" (*MPA*, p. 154). Pour l'une comme pour l'autre, par l'écriture, le "sang de l'injuste violence" est métamorphosé en "la sève des [...] livres" (*VV*, p. 152). Ainsi donc, au delà des différences du contexte historique et social, différences que nous avons signalées brièvement au début de cette étude, les deux jeunes filles accèdent à la parole créatrice dans un itinéraire analogue: pour l'une comme pour l'autre la dépossession se transforme en avoir et la prison s'ouvre magiquement grâce à l'écriture. C'est dans un contexte semblable que Louise Dupré annonce dans *La peau familière*: "j'écrirai sur les murs blancs, jusqu'à faire éclater les pièces trop minces."¹⁵ Écrire son passé permet à Pauline ainsi qu'à Claire une véritable résurrection: "[...] regarder une dernière fois ces vivants et ces morts dégénérés d'où il fallait tirer plus que la naissance, plus que la vie, ma résurrection" (*MPA*, p. 184). Claire et Pauline se penchent donc sur l'enfant qu'elles étaient, afin de raconter son histoire et réussissent à dépasser le récit qu'elles en font dans une naissance et résurrection possibles uniquement en littérature (*MPA*, p. 208).¹⁶

NOTES

1. Dans son article intitulé "Traces d'elles: essai de filiation", Gabrielle Fremont note encore en 1987, et cela au risque d'irriter certains: "Et c'est ainsi qu'on ressuscite dans l'enthousiasme une Laure Conan, par exemple, menacée un moment plus tôt de sombrer dans l'oubli le plus total, qu'on redécouvre avec bonheur, et fort à propos, une Germaine Guèvremont et qu'on revient avec le même émerveillement aux Anne Hébert et Gabrielle Roy. Un nom cependant est systématiquement tu, celui de Claire Martin. Cela est d'autant plus étrange qu'elle a été probablement la première femme de sa génération à oser publier un roman autobiographique, *Dans un gant de fer*, véritable réquisitoire contre son père et contre l'éducation reçue, qui a fait scandale à l'époque, et qu'on aurait avantage à lire ou à relire, ne serait-ce que pour y retrouver les premiers

germes, dans notre littérature, d'une contestation féministe [...]" dans *Gynocritics, la Gynocritique* ed. Barbara Godard, Toronto: ECW Press, 1987, p. 89. Nous croyons, qu'en effet, on a négligé injustement ce texte, et nous aimerions ici contribuer à la réparation de cette injustice.

2. Dans *Écrire dans la maison du père*, Patricia Smart constate: "Dire que les femmes ont tendance à écrire autobiographiquement ou par fragments plutôt que de se sentir à l'aise derrière l'œil distanciateur d'un narrateur omniscient [...] correspond à l'évidence fournie par les textes." Montréal: Édition Québec/Amérique, 1988, p. 24.
3. Voici les références des ouvrages que nous désignerons dorénavant dans le texte par leurs sigles: Martin, Claire. *Dans un gant de fer I. La joue gauche*. Montréal: Pierre Tisseyre, 1965. — J.G. Martin, Claire. *Dans un gant de fer II. La joue droite*. Ottawa: Le Cercle du Livre de France, 1966. — J.D. Blais, Marie-Claire. *Manuscripts de Pauline Archange*. Montréal: Éditions du Jour, collection 'Les Romanciers du Jour', 1968. — M.P.A. Blais, Marie-Claire. *Vivre! Vivre!* (tome II des *Manuscripts de Pauline Archange*). Montréal: Éditions du Jour, collection 'Les Romanciers du Jour', 1969. — V.V. Blais, Marie-Claire. *Les apparences* (tome III des *Manuscripts de Pauline Archange*). Montréal: Éditions du jour, collection 'Les Romanciers du Jour', 1970. — L.A.
4. Dans l'avant-propos à *Traditionalism, Nationalism and Feminism* Elaine Marks affirme: "To the extent that contemporary women writers of Quebec speak and hear four languages they are aware of the interaction between language and power as it affects questions of national origin, of class, and of gender." *Traditionalism, Nationalism and Feminism*, Paula Gilbert Lewis (ed.), Westport, Connecticut: Greenwood Press, 1985, p. XI.
Il est indéniable que la prise de parole par la femme est un acte d'une importance capitale au niveau collectif. Toutefois, dans notre étude, nous entendons nous attarder sur la prise de parole telle que vécue au niveau essentiellement individuel.
5. Kristeva, Julia. "Bakhtine, le mot, le dialogue et le roman", *Critique: Revue générale des publications françaises et étrangères*, tome XXIII, n° 239, avril 1967: pp. 440-441.
6. Patricia Smart note dans le dernier chapitre de *Écrire dans la maison du père*: "Dans un sens très réel, les textes des féministes sont des écrits de 'soeurs', interchangeables malgré leurs différences et aucun n'ayant de sens hors du contexte et dénué de l'intertexte de ceux des autres [...]" Montréal: Éditions Québec/Amérique, 1988, p. 297.
7. Vigneault, Robert. *Claire Martin; son oeuvre, les réactions de la critique*. Ottawa: Pierre Tisseyre, 1975; voir surtout pp. 158-159.
8. Green, Mary Jean. "Structures of Liberation: Female Experience and Autobiographical Form in Québec," *Yale French Studies*, n° 65, 1983: pp. 124-136.
9. Voir l'article de Rebecca Smith intitulé "The Only Flying Turtle under the Sun: The *Bildungsroman* in Contemporary Women's Fiction", *Atlantis: A Women's Studies Journal*, vol. 2, n° 2, part II, Spring 1977: pp. 123-132.
10. Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, p. 34.
11. C'est la structure que Patricia Smart appelle patriarcale: "[...] un triangle que j'appelle 'patriarcal' ou 'oedipien', et qui se révèle comme la structure de base de la Maison du Père." *Écrire dans la maison du père*, p. 32.
C'est nous qui mettons l'emphase.
12. Louise Dupré dans *La peau familière* décrit ainsi cette violence que la femme assume: "[...] les filles souffrent tôt ou tard d'une longue maladie, depuis que les mères lasses ont cédé aux violences et cela s'appelle le privé." Québec: Éditions du Remue-Ménage, 1983, p. 50.
13. Sylvie Dallard, "Dans un gant de fer", *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, IV, 1960-1969, Québec: Fides, 1984, p. 245.
14. Louise Dupré, *La peau familière*, p. 87.
15. Dans son article "Redefining the Maternal: Women's Relationships in the Fiction of Marie-Claire Blais", Mary Jean Green analyse

l'évolution des rapports entre mères et filles dans l'oeuvre blaisienne. À propos de la trilogie elle conclut: "In *Manuscripts de Pauline Archange* [...] the female protagonist, like Blais's earlier women characters, remains somewhat isolated from the others in her life. By the end of the triptych, however, she has found a way of reaching out to them through her art" dans *Traditionalism, Nationalism and Feminism*, p. 130.